
M A N U S C R I T

LA FIN DU SENATEUR

d'André Biély

Traduit du russe par Yves Barrier

Cote : RUS96D241

Date/année d'écriture de la pièce : 1925

Date/année de traduction de la pièce : 1995

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

LA FIN DU SENATEUR

(PETERSBOURG)

DRAME HISTORIQUE

1925

Traduit du russe et adapté par Yves Barrier

(à partir de la version du texte établie par John Malmstad,
Berkeley Slavic Specialties, 1986)

NOTE DU TRADUCTEUR

En 1924, A. Biély adaptait son roman Pétersbourg pour le grand acteur Mikhaïl Tchekhov. L'oeuvre allait s'intituler La Fin du sénateur, et l'éclairage serait davantage dirigé sur le personnage d'Apollon Apollonovitch.

De Pétersbourg, roman-phare du Symbolisme, Biély fait une oeuvre dramatique très marquée par l'Expressionnisme.

On trouvera ici une "traduction/adaptation" : adaptation, dans la mesure où il m'a semblé nécessaire aujourd'hui de réduire les didascalies omniprésentes qui risquaient de rebuter un lecteur et de gêner le désir et la liberté d'un metteur en scène. Dans le texte tel que l'a reconstitué John Malmstad, le moindre geste, la moindre expression des visages, le décor dans ses moindres détails étaient notés avec minutie.

J'ai également pris le parti d'alléger certaines scènes de foule ou de groupe, et d'effacer quelques silhouettes très secondaires qui pouvaient alourdir le spectacle.

Ces modifications, je les ai apportées pour faciliter l'accès à une oeuvre qui, dans son mélange de vaudeville, de tragi-comédie et de tragédie, brûle de la flamboyance d'un grotesque fantastique et d'un tragique dérisoire.

Y. B.

PERSONNAGES

APOLLON APOLLONOVITCH ABLEOUKHOV
le sénateur
ANNA PETROVNA ABLEOUKHOVA
sa femme
NICOLAS APOLLONOVITCH ABLEOUKHOV
leur fils
SERGE SERGUEIVITCH LIKHOUTINE
officier
SOPHIE PETROVNA LIKHOUTINA
sa femme
NICOLAS ERASTOVITCH VERHEFDEN
fonctionnaire
BARON AVENE
cuirassier jaune
HERMAN HERMANOVITCH
fonctionnaire
LIPPANTCHENKO
provocateur
MORKOVINE
agent de la police
ALEXANDRE IVANOVITCH DOUDKINE
terroriste révolutionnaire
MARFOUCHKA
domestique des Likhoutine
SEMIONITCH
valet de chambre d'Ableoukhov
COMTE LEIDEN
ami du sénateur
VARVARA EVGRAFOVNA
étudiante

Fonctionnaires, laquais, passants, hôtes des Tsoukatov, clients du restaurant, et autres silhouettes... L'action se déroule dans la capitale de l'Empire Russe, au début d'octobre 1905.

TABLEAU 1

Le salon des Likhoutine. Une petite pièce, encombrée de fauteuils, de sofas ; au fond, une alcôve, délimitée par un paravent tapissé de satin, paysage japonais ; derrière, une porte fermée par un rideau de roseau ; partout, des paysages japonais, des éventails, des rubans ; à gauche, une porte menant à l'entrée ; à droite 2 fenêtres ouvertes sur le brouillard éclairé par la lumière d'un réverbère ; dans un coin, le pavillon rouge d'un grammophone ; au lever du rideau, le sifflement sinistre d'un bateau sur le canal.

Marfouchka range la pièce.

Voix de Sophie Péetrovna " Laissez-moi, allez-vous en ! Vous gênez ici, vous bousculez tout, allez donc chez vous ! "

Serge Sergueïevitch sort de la chambre, gagne la porte de gauche, s'arrête, et se tourne vers Marfouchka :

SERGE SERGUEIEVITCH

Vous lui avez mouillé la tête?

MARFOUCHKA

Oui.

SERGE

Vous pensez qu'il s'en tirera?

MARFOUCHKA

Bien sûr, une petite maladie d'oiseau de rien du tout .

SERGE

Ce matin, je l'ai entendu gazouiller .

voix de Sophie : Marfouchka, venez ici !

Marfouchka court dans la chambre ; Serge sort.

Pépiement capricieux de Sophie : Dépêchez-vous... Le corset... là... Plus serré, plus serré... J'ai dit le noir, celui en laine ; oui, celui-là !

La sonnette de l'entrée retentit, Marfouchka court ouvrir. Glapissement de Sophie : Où allez-vous ?

MARFOUCHKA

Oh, Seigneur ! On a sonné !

Elle retourne dans la chambre. A son passage, les rubans de papier accrochés aux murs s'agitent comme de grands papillons.

Voix de Sophie Prenez tout ça, et mettez-le dans l'armoire!

La sonnette retentit de nouveau ; Marfouchka se précipite comme une flèche.

Voix de Sophie : Voilà, j'arrive !
(dans l'entrée, bruits de voix et tintements d'éperons)

Voix Nicolas Erastovitch... Comment allez-vous Ça n'allait pas fort... Je sors peu... Et Madame ?

Marfouchka : Elle arrive.

Voix de Serge : Bonjour Nicolas Erastovitch... Bonjour Herman Hermanovitch... Baron Avène, il y a longtemps que vous n'êtes pas venu... Bonjour...Vous n'auriez pas dû... Quels magnifiques chrysanthèmes !

Voix : Mais, Serge Serguéievitch, je suis l'obligé de Sophie Péetrovna, à cause de mes finisseries... Marfouchka, donnez cela à Madame.

Voix de Serge : Défaites-vous donc.

Voix : Je ne fais que passer... Je suis pressé... Adieu, les amis.

Ils entrent. Nicolas Erastovitch Verhefden sourit, tantôt avec ironie tantôt avec obséquiosité, à Herman Hermanovitch. Celui-ci, fonctionnaire qui a fait son chemin, a l'air un peu hautain. Le baron Avène, cuirassier vêtu de jaune, semble ennuyé et sot.

HERMAN HERMANOVITCH

Moi, ce que je dis, c'est qu'il faut laisser cette affaire de moissonneuses-lieuses.

VERHEFDEN

Les moissonneuses-lieuses, voilà notre point faible.

Marfouchka court vers la chambre de Sophie, avec un énorme bouquet de chrysanthèmes blancs.

HERMAN

Et nous avons parlé de vous...

VERHEFDEN

Apollon Apollonovitch est favorable à leur importation.

HERMAN

J'ai lu le rapport de votre... Jupiter...

VERHEFDEN

Vous savez que Jupiter est la plus grosse des planètes...

HERMAN

Vous parlez par métaphore?

VERHEFDEN (*mi-ironique, mi-sérieux*)

De toute façon, c'est bon pour nous.

HERMAN

Ce sera un coup dur pour les Allemands.

LE BARON

Oubliez le ministère, au moins pour ce soir .

VERHEFDEN (*à Herman*)

Apollon Apollonovitch est un mongol. Parfaitement: AB-LAÏ-OUKHOV. OUKHOV était le surnom russe du Mirza AB-LAÏ, quand il servait la Russie, sous Anna Pétrovna. Et c'est devenu ABLEOUKHOV. OUKHOV, grande oreille!

HERMAN (*indigné*)

Et maintenant AB-LAÏ-OUKHOV dirige tout. Qu'en dites-vous, Baron?

LE BARON

Je dirais une finiaiserie.

HERMAN (*à Serge*)

Et vous?

SERGE SERGUEÏËVITCH (*cherchant ses mots*)

Moi? Moi, je ne fais pas de politique, je suis un soldat, mon métier, c'est de me battre.

LE BARON (*riant*)

Et quel soldat ! Vous êtes la douceur personnifiée...

SERGE

Et puis, j'ai des relations avec Apollon Apollonovitch, pour tout vous dire...

(*il enlève brusquement ses lunettes*) En tout cas, je considère que la lutte contre ceux qu'on appelle ennemis de l'intérieur est une politique tout à fait dangereuse; les principes humanistes....

LE BARON

Et votre flageolet, ça va ?

SERGE (*se troublant*)

En fait, c'est une simple flûte...

HERMAN (*à Verhefden*)

Rendez-vous compte : votre patron nous ramène tous à l'époque de Plehve, nous subissons le joug mongol.

VERHEFDEN (avec un respect ironique)

Je m'étonne cependant de l'explosion des forces mentales , qui jaillissent de cette boîte crânienne.

HERMAN

Contre le gré de toute la Russie.

LE BARON

A propos, vous avez vu son portrait dans "le Bouffon"? Ils lui ont fait une de ces oreilles!

VERHEFDEN

Une oreille, c'est déjà ça : ce serait pire s'il n'y avait ni oreille, ni groin, je vous assure.

HERMAN

Encore une de vos plaisanteries équivoques...

VERHEFDEN (pouffant malgré lui)

Au ministère, on lui a glissé la revue sous le nez.

LE BARON

Et alors?

SERGE

Pardonnez-moi, Messieurs, je reviens tout de suite, mais j'ai encore deux ou trois rapports à signer.

VERHEFDEN

Vous ne sortez jamais de vos problèmes d'intendance, toujours des commissions, des sous-commissions...

SERGE (souriant)

Eh oui, le service...(il sort)

LE BARON (à Verhefden)

Et alors?

VERHEFDEN (avec une nuance de respect)

Oh, Apollon Apollonovitch ne s'est en rien troublé devant cette énorme oreille verte sur fond de Russie en flammes...Vous savez, c'est un être flegmatique, qui plane au-dessus de la médiocrité quotidienne.

LE BARON

Comme une énorme chauve-souris...

VERHEFDEN

On dit que chez lui il s'est occupé une seule fois du quotidien : il a passé en revue les éléments nécessaires à sa toilette, et sont apparus alors des rayons et des étagères,

étiquetés selon l'ordre alphabétique, a..b..c.. (*rires*) et les quatre côtés des étagères ont été désignés par les quatre points cardinaux.
(*rires*)

HERMAN

Et cette oreille sourde est à l'écoute des besoins de notre patrie : une oreille mongole, qui s'est russifiée...

VERHEFDEN

Qu'allez-vous penser! Nous avons des plans, des lignes, des perpendiculaires, des paragraphes et des carrés... et pour ce qui est des carrés...

HERMAN

Un par habitant?

VERHEFDEN (*qui n'a pas entendu et d'un ton malicieux*)

Ce qu'il aime le plus en fait, c'est le cube de son coupé, et le cube de son cabinet.

LE BARON

Ha,ha ! Une figure géométrique. Il est assis dans son cube et nous enferme dans le nôtre ; oui, il est merveilleusement apte à la réclusion .

Sonnerie dans l'entrée. Par la fenêtre ouverte parviennent des bribes de conversation violente : "son livre, y-a qu'à lui jeter dans les dents ...Vous savez ce qu'elle dit : Dieu n'existe pas, et les parents, c'est rien que des singes. Au poste de police, ils sauront quoi faire ."

HERMAN

Vous avez entendu : les cubes se lézardent. Mettez-y un singe, les dieux exploseront dans la conscience des masses, et le cube volera en éclats...Vous vous souvenez de Von Plehve

(Entrée de Nicolas Apollonovitch : il arbore un large sourire, et salue la compagnie)

VERHEFDEN (*un peu obséquieux*)

Ah, Nicolas Apollonovitch, avec votre papa j'ai...

NICOLAS

Je suis tout à fait étranger à vos affaires.

LE BARON (*à Herman*)

Je ne supporte pas ce dégénéré.

(bruit d'un pulvérisateur ; entrée de Serge. Il salue aimablement Nicolas.)

SERGE

Voilà, j'ai signé, et...

LE BARON (*humant l'air avec enjouement*)

Je perçois les doux parfums qu'exhale Sophie Pétrovna...

SERGE (*franc sourire*)

En-dessous, vit un dentiste, et quand il fabrique ses fausses dents, ça sent très mauvais chez nous.

LE BARON

Et il faut rafraîchir l'atmosphère...

(entrée vive et bruyante de Sophie, un bouquet de chrysanthèmes à la main. Les visages s'éclairent, Nicolas la couve des yeux. Elle tend sa main au baron et à Verhefden, pour le baise-main, puis à Nicolas, au visage altéré par un sourire crispé, mais elle la retire au dernier moment, et se retourne vers le baron)

SOPHIE

Quels magnifiques chrysanthèmes! C'est le baron Ommergau qui me les envoie, et il me dit "vous êtes une petite Japonaise : et les chrysanthèmes vous vont bien".

LE BARON

C'est vrai, vous êtes une petite Japonaise.

(avec coquetterie, elle effeuille une fleur. Le baron, un genou à terre, ramasse les pétales)

SOPHIE (*elle le frappe avec une fleur*)

Fi! Voilà pour vous! Toujours votre manie de flirter.

SERGE

Ma petite Sonia, vraiment...

LE BARON

Pour me venger, je vous apporterai au petit-déjeuner une pomme d'amour.

SOPHIE (*coquette*)

Qu'est-ce que c'est?

LE BARON

Une tomate. On appelle ainsi la tomate.

SOPHIE (*avec une joie sauvage*)

Finiaiserie! Finiaiserie! Payez l'amende ! (*elle prend une tirelire, qu'elle lui tend*) Au profit des veuves et des vieilles femmes. (*il dépose une pièce*)

(à Nicolas, non sans causticité) Vous, vous ne payez pas, vous êtes trop intelligent.

(Nicolas sourit gauchement. Serge regarde furtivement Sophie et Nicolas, l'air soucieux. Il va vers lui)

SERGE

Alors, Nicolas Apollonovitch, comment va le travail?

NICOLAS *(distraitement, comme à contrecœur)*

Ça va. J'ai fini le chapitre "méthode des phénomènes sociaux".

VERHEFDEN

Bien... mais... c'est... pour nous, qui avons les pieds sur terre, c'est trop savant. Pour vous aussi, Serge Serguéïevitch, vous n'êtes pas un philosophe.

LE BARON

Serge Serguéïevitch joue du flageolet...

SERGE *(confus)*

Je joue simplement de la flûte...

LE BARON

Je vous présenterai... Vous exhalerez les fioritures mélancoliques d'une mélodie.

SOPHIE

Ha,ha,ha! Et vous savez pour qui il joue? Vous croyez que c'est pour moi? pour moi? Eh bien, pas du tout!

VERHEFDEN

Alors quoi?

LE BARON

Pour qui donc?

SOPHIE

Pour un serin! *(rires)*

SERGE *(tout confus)*

Ma petite Sonia, pourquoi dis-tu cela, comment peux-tu?

SOPHIE *(lyrique)*

Il s'est acheté un serin, et il lui joue la sérénade.

LE BARON *(de même)*

Et le serin?

SOPHIE *(de même)*

Il gazouille.

(rires)

LE BARON

Et vous affirmez que vous êtes un foudre de guerre! Non, vous êtes un anachorète, un homme inoffensif...

SERGE (froissé)

Vraiment, Messieurs, vous me connaissez mal, demandez donc à ma petite Sonia.

SOPHIE (riant)

Rendez-vous compte, il y a peu, il n'a pas voulu recevoir ce... petit-russien avec son toupet sur la tête, vous savez, ce...

VERHEFDEN

Lippantchenko. C'est bien de lui avoir fermé votre porte.

SOPHIE

Lippantchenko m'avait traitée de "charmante"!

LE BARON (avec une indignation affectée)

Qu'est-ce que j'entends? L'insolent...! Mais vous n'êtes pas charmante, vous êtes angélique.

SOPHIE (avec fatuité)

Ça, je veux bien.

VERHEFDEN (au baron)

Encore un jeu de mot!

(à Sophie) Vous savez que l'angélique c'est une plante, une sorte de ronce?

SOPHIE (faussement furieuse)

Quoi?! (en glapissant) Payez pour votre finiaiserie, payez ! (elle lui rend la tirelire)

LE BARON

Je paye, et je prends congé.

VERHEFDEN

Nous aussi ; nous n'étions venus passer qu'un moment. Voulez-vous venir demain aux courses?

SOPHIE

Suis-je donc si ennuyeuse que vous ne vouliez pas rester avec moi? (elle jette un regard à Nicolas) Vous préférez me laisser à mes pensées philosophiques...

LE BARON

Mais on nous attend chez Constant : nous espérons être invités ensuite dans votre loge.

SOPHIE

Bien, bien, allez, vous pouvez compter sur moi (*grand geste de la main avec une fleur*) dépêchez-vous... Je vous invite ...

Tous sortent , sauf Nicolas . Il fixe Sophie d'un regard passionné.

Serge, qui raccompagne les visiteurs, reste un moment indécis, et regarde Sophie et Nicolas .

Bruits d'éperons et de voix dans l'entrée..

Voix d'Herman : "Nous sommes en plein désarroi, Serge Serguéievitch ; il faut se battre contre les villes ; et s'il est vrai qu'il y a un million de Moscovites, il faut bien admettre..." les paroles deviennent indistinctes. On entend s'ouvrir la porte sur l'extérieur. Une voix métallique : "Pétersbourg n'existe pas ."

Claquement de la porte. Par la fenêtre ouverte, rumeurs des voix, puis de nouveau une voix métallique : "A moi, il me semble qu'elle existe".

Nicolas regarde par la fenêtre. Serge glisse sa tête dans l'embrasure de la porte, regard troublé sur Sophie et Nicolas .

Sophie semble troublée, elle aussi, un peu irritée.

NICOLAS (*distraitement*)

Il se trouve que dans les cartes....

SOPHIE (*sursautant*)

Quoi?

NICOLAS

Oui, on m'a tiré les cartes ; je suis marxiste, c'est vrai, mais...

(sifflement douloureux d'un navire qui passe)

SOPHIE

(comme pour elle même) Toujours la même note "ouh... ouh..."

Ecoutez : "ouh... ouh... ouh...."

NICOLAS

Un bateau?

SOPHIE

Non, je ne parle pas de cela... C'est un autre bruit... à peine perceptible ; on ne l'entendait pas avant.

(la tête de Serge disparaît)

(brusquement) Venez, venez ici.

Elle désigne à Nicolas un canapé, s'y assied, se couvre de son châle rouge. Nicolas s'assied auprès d'elle, la couve des yeux, bouche entrouverte.

Visiblement, il entend à peine ce qu'elle dit.

SOPHIE (*comme pour elle même*)

J'ai fait un rêve : je suis près du Canal d'hiver, comme si j'étais Lisa, de la Dame de pique, Herman doit venir ; et je ne le connais pas ; qui est-ce donc?

J'entends quelqu'un courir ; alors je me suis retournée : d'un angle du palais quelqu'un surgit, rendez-vous compte (*elle le touche de la main, il tressaille*) et l'on court après moi, un DOMINO. Il est là ; il me regarde. Alors je me suis souvenue que j'avais déjà fait ce rêve ; où, je ne sais pas... Je me suis réveillée, mais cela continuait.

(*Nicolas la regarde avec ravissement ; Sophie s'écarte de lui*)

(*brutalement*) Vous n'avez pas écouté ?

NICOLAS

Non, je...

SOPHIE

J'ai continué à croire que le bouffon rouge existait, qu'il viendrait .

NICOLAS

Comment ça ?

SOPHIE (*mordant un mouchoir*)

Je ne sais pas .

NICOLAS

Vous êtes très émotive.

SOPHIE (*brutalement*) Vous n'avez rien écouté, vous êtes insensible. (*méchamment*)

Vous savez pourquoi ? Parce que vous êtes trop sensuel... Pourquoi votre visage était-il si... (*le regardant*) vous avez quelque chose de ce bouffon.

NICOLAS

Mais, dites-moi : pourquoi est-ce que je viens chez vous ?

SOPHIE

Je ne sais pas .

NICOLAS

Depuis deux ans déjà.

SOPHIE

Vous vous souvenez, au mariage je craignais que vous ne laissiez tomber la couronne sur ma tête ; c'était étrange : vous étiez garçon d'honneur.

(*soupirant*) Alors, votre visage resplendissait, comme de l'albâtre ; on avait envie de se retourner sur vous.

NICOLAS (*troublé*)

Et puis ?

SOPHIE

Et puis vous êtes venu souvent : et je vous ai vu de plus près... aïe, aïe, aïe... Qu'était devenu ce visage d'Apollon? Votre visage s'était brutalement altéré ; c'est de loin

seulement que vous me sembliez jeune ; et vous étiez jeune, seulement en comparaison du vieillard que vous seriez plus tard .

(cassante) Vous n'êtes qu'une sorte de petit mélancolique.

NICOLAS *(se levant)*

Vous m'espionnez de tous vos regards .

SOPHIE *(fort dépitée)*

Moi, non, ... vous , oui .

NICOLAS *(caustique)* Alors donc, j'ai été détrôné... Et Serge Serguéievitch, a-t-il, lui aussi, perdu sa couronne ?

SOPHIE *(criant presque)*

Serge Serguéievitch, c'est Serge Serguéievitch : mon mari, il s'occupe de l'intendance... quelque part ; vous êtes son ami d'enfance, c'est tout ; non, vous êtes aussi philosophe, un peu dégénéré, vous vous mêlez de toutes ces choses, comme "révolution- évolution" ; je m'embrouille, mais vous savez ce qu'on chante sur vous?

(elle se lève, pointe son doigt sur le nez de Nicolas , et déclame) :

Révolutionnaire connu

Bien qu'aristocrate

Il vaut cent fois plus

Que sa famille scélérate

NICOLAS

Ecoutez-moi, et ne me tourmentez pas .

SOPHIE *(s'écartant vivement de lui)*

Restez là, n'avancez pas !

(en coulisse résonne le son mélancolique d'une flûte)

Serge Serguéievitch joue... pour son serin endormi...

NICOLAS

Pourquoi avez- vous peur ?

SOPHIE

Excusez-moi, mais vous avez un peu l'expression... d'une grenouille.

NICOLAS

Apollon et grenouille, merci du compliment ! *(songeur)* Mais on peut en dire autant de tout un chacun. En chacun, il y a de l'Apollon et de la grenouille ; la grenouille vient avec la conscience ; et chez vous il y a un petit têtard ; il grandira avec le temps.

SOPHIE *(haineusement)* Vous pouvez m'insulter, je vous montrerai qui je suis.

NICOLAS

La grenouille est un produit de notre système culturel .

SOPHIE

Et Apollon ?

NICOLAS

Apollon n'est qu'une idée ; que nous portons en nous ; une grossesse monstrueuse ; un homme gros d'une idée ne peut sembler beau ; et moi, je suis gros d'un système philosophique, qui germe dans le monde à travers moi.

SOPHIE (ironique)

Explication poétique : ainsi, vous êtes la chrysalide, d'où s'envolera un papillon?

NICOLAS (avec conviction)

Oui.

SOPHIE

Vous savez que (*la flûte se tait*) je suis allée écouter votre exposé avec Varvara Evgrafovna, une étudiante. C'est elle qui m'y a entraînée ; je n'ai rien compris. Vous parliez de la norme de la forme, ou de la forme de la norme ; en vous, il y avait de nouveau quelque chose de divin : on vous écoutait dans une sorte de stupeur. Vous défaisiez par la pensée tous les mondes. Mais vous n'avez eu qu'à descendre de votre estrade...

NICOLAS (ironique)

Pour m'enliser dans les marécages.

SOPHIE (avec ardeur)

Tous ceux qui se comportent obséquieusement avec vous, sont des hommes dans la vie, alors que vous ...

NICOLAS (même ton)

Je suis une demoiselle, c'est ça ?

SOPHIE

Non, vous n'êtes qu'un avorton vivant dans l'abstraction .

NICOLAS (avec fougue)

Pour vous ma pensée est un avorton, mais moi, quand je pense, je me débats avec la vie et je m'embrouille quand je parle.

(étrangement inspiré) La pensée, pour moi, c'est la réalité qui se forme ; je suis alors un demiurge, tandis que dans la vie je suis enchaîné... mais vous ne pouvez pas comprendre.

SOPHIE (d'un ton capricieux)

Je ne suis pas assez sotte pour ne pas comprendre que vous vous prenez pour un héros enchaîné. A propos, c'est ce que Varvara Evgrafovna pense de vous ; mais, excusez-moi, il y a un proverbe qui dit : " la grenouille chante dans son marécage " .

NICOLAS (*amèrement*)

Voilà encore un petit compliment : héros du royaume des grenouilles .

SOPHIE

Pas du royaume des grenouilles... mais du royaume de Varvara Evgrafovna.

C'est vrai qu'elle n'est pas belle, elle porte des lunettes ; et, pardonnez-moi, elle est un peu grenouille... Elle est amoureuse de vous ; elle vous prend pour un héros, un révolutionnaire, capable d'enflammer n'importe qui ; elle attend de vous un acte qui révolutionnera le monde.... Quelles sottises !

NICOLAS (*pour lui*)

C'est ce que je fais dans mes pensées.

SOPHIE (*ironique*)

C'est cela, seulement en pensée.

NICOLAS

En fait, ce n'est pas seulement fictif, non, non. Je...

SOPHIE

Ne cherchez pas à vous justifier : vous êtes le fils du sénateur Abléoukhov, que l'on destine à une haute fonction....(*avec coquetterie*) Je ne comprends rien à tout cela, mais vous savez ce qu'on dit ?

NICOLAS

Qui, "on" ?

SOPHIE

Tout le monde ; on dit que vous êtes votre père tout craché, à l'envers .

Nicolas se lève brusquement, le visage contracté, il serre les poings, baisse la tête, et reste pensif. Soudain, il lève les bras au dessus de lui, comme s'il menaçait quelqu'un.

NICOLAS (*furieux*)

Je le hais... je... je... Vous ne pouvez pas vous imaginer... oui... je le ...

SOPHIE (*avec légèreté*)

Des mots... La révolution, pour vous, c'est un thème d'exposé... (*rêveuse*) Mais il y en a qui...

NICOLAS

Qui "quoi" ?

SOPHIE

Qui ne parlent pas, mais...

NICOLAS

Mais...

SOPHIE

Chacun fait des promesses, bon... Eux, ils ne font pas que bavarder, ils agissent.

NICOLAS (avec fougue)

Moi aussi, je peux agir!

SOPHIE (se reprenant)

N'allez surtout pas penser, je vous prie, que je sympathise avec eux... non, mais je les respecte.

NICOLAS

Et si je... si je...

SOPHIE (ironique)

Je ne me fais pas de souci pour vous.

NICOLAS (allant vers elle)

Pour vous, je suis capable de tout.

SOPHIE (L'interrompant)

Ces jours-ci, j'ai fait de la danse rythmique ; écoutez donc la musique sur laquelle...

Elle se dirige vers le grammophone, le met en marche ; on entend grincer "la marche des Walkyries ". Nicolas saisit Sophie par le bras .

NICOLAS

Je vous aime, je vous aime !

SOPHIE

Arrière! Si vous... je vous frappe !

(elle se débat, et lui donne une gifle retentissante)

Petite grenouille, monstre, bouffon rouge !

Nicolas se fige, le visage défiguré par une fureur terrible. L'effroi se lit sur le visage de Sophie ; Nicolas, blême, se redresse, plein de fierté offensée ; puis on lit sur sa face l'effet indicible d'une divinité inaltérable : à cet instant il ressemble réellement à Apollon .

NICOLAS

Si je suis un bouffon rouge, vous êtes une poupée japonaise !

(Il se dirige lentement vers la porte ; elle court derrière lui)

SOPHIE

Attendez ! ne partez pas !

(il lui claque la porte au nez. Sophie tombe à genoux, la tête dans les mains. " la marche des Walkyries " cesse de grincer. La porte s'ouvre sans bruit, Serge apparaît, effrayé.)

SERGE

Eh bien, qu' y-a-t-il, ma petite Sonia ?

Sophie se redresse, court vers la fenêtre, sans prêter attention à Serge ; et elle crie dans le brouillard de la nuit :

SOPHIE

Nicolas Apollonovitch, revenez ! Revenez ! Revenez !

(dépitée) Il n'entend pas... il est parti...

SERGE *(tristement, il s'approche de Sophie, essaie de la prendre dans ses bras)*

Assez, Sonia .

SOPHIE *(le repoussant, avec des sanglots)*

Je suis ... une poupée japonaise... un bi-ba-bo ...

SERGE

Ecoute-moi, mon amie ! *(il l'enlace)* Je me suis heurté dans l'entrée à Nicolas Apollonovitch... il était tout pâle...

SOPHIE

Je suis un bi-ba-bo, un bi-ba-bo...

NICOLAS *(prudemment et timidement)*

Nicolas Apollonovitch ne m'a pas remarqué... Il s'est passé quelque chose entre vous?

SOPHIE *(criant dans ses pleurs)*

Ne me parlez surtout pas de lui... *(en fureur)* Pourquoi restez-vous là, inerte comme une souche ? J'en ai assez de votre impeccable douceur... Vous devriez être jaloux, vous démener comme un diable ... au lieu de ça, vous....

NICOLAS *(offensé et confus)*

Vois-tu, ma douce, pour parler franchement... je vois tout ; mais je... pour parler franchement : que peut-on y faire — il y a eu un malheur, voilà tout. Je prends ce qu'il y a de bon, je... en un mot, être ton ami, un véritable ami, c'est déjà pour moi un bonheur, je... ma douce, je te remercie d'être ce que tu es pour moi : tu es ma vie... en quelque sorte.

SOPHIE

Quel innocent vous faites...

SERGE

Non, ma petite Sonia, je suis un homme simple. Et, vois-tu, je connais mes limites. Et dans ces limites, j'agis avec bon sens au nom de notre... pour toi.

SOPHIE

On persécute votre femme, on l'outrage, et vous... et vous...

SERGE

Mais Nicolas Apollonovitch...

SOPHIE (*furieuse*)

Ecrivez lui qu'il n'ose plus paraître ici : c'est ... c'est... c'est un pantin, un paillasse, un bouffon rouge !

NICOLAS

Mais...

SOPHIE (*furieuse*)

Non... j'exige que vous lui écriviez !

NICOLAS

Tu sais, je comprends... et, tu sais, j'écrirai, au nom de notre... pour toi... Bref, j'écrirai.

(il va vers elle, l'enlace et l'emmène dans la chambre. Il éteint la lumière) Oui, oui, j'écrirai.

Sur scène, l'obscurité. Au loin le gémissement d'un navire qui s'en va. Le fond de la scène s'éclaire : au lieu de l'alcôve, des murs et des portes, un réverbère blafard, qui éclaire les ténèbres et dessine les balustrades du canal de la Moïka. Le long des balustrades, glisse la sombre silhouette de Nicolas. Le vent agite les pans de son manteau ; derrière lui, une silhouette noire, chapeau melon et manteau au col relevé ; Nicolas s'arrête, l'autre silhouette fait de même. Nicolas passe une jambe au dessus de la rampe, comme pour se jeter dans le canal, mais il hésite, la jambe suspendue en l'air. Puis, il se ravise, et la repose à terre. Vent, ténèbres.

NICOLAS

Oui, je leur montrerai que... je leur montrerai....

Il s'éloigne, suivi par l'autre silhouette. Au loin, on chante : Vous êtes tombés pour la lutte fatale, pour votre amour sans réserve du peu-eu-ple ...

Des passants : "I y a un browning qui circule, là-bas... Ils sont en grève à la fonderie... à Kolpino ..."

RIDEAU

TABLEAU 2

L'avant scène est tendue de noir, à l'exclusion d'un carré en son milieu, représentant l'intérieur d'un coupé noir, évoquant l'intérieur d'un cercueil ; à travers la vitre, on distingue vaguement l'entrée d'une demeure jaune, une porte de chêne.

Des silhouettes passent, le col relevé haut ; toutes sont un peu caricaturales, comme découpées dans du carton ; tout en lignes droites et en angles ; par la vitre, on aperçoit un chapeau melon, des oreilles, des moustaches, un nez, deux casquettes ornées de cocardes, l'une avec un nez de canard, l'autre de coq ; passe une énorme oreille, et une absence de nez, un parapluie indiscipliné ; derrière la vitre, la lumière verdâtre du matin pétersbourgeois... gouttes de pluie, renâchement d'un cheval .

voix d'un laquais : oh, il n'a pas d'histoire : il vit en vieux garçon voix du cocher : le petit maître, si, avec une brunette de la Moïka voix du laquais : il est allé chez un costumier

voix du cocher : quoi faire ?

voix du laquais : pour un bal masqué : on a apporté une robe de chambre en satin, avec un capuchon ; c'est le garçon qui m'a dit-- il s'est déguisé en douce avec, et y s'est admiré

voix du cocher : et Lui, il sait ?

voix du laquais : non

Passe une automobile .

le cocher : mon beau-frère, il est chez Constantin Constantinovitch, le Grand-Prince, il est cocher, il m'a dit que sur l'île Vassiliev, hier, il y avait du remue-ménage.

le laquais : là-bas, c'est des gens des fabriques, des grossiers..."

le cocher : les ouvriers se révoltent...

le laquais : là-dedans, vaut mieux pas fourrer son nez, vous savez.

La porte de chêne de la demeure s'ouvre. Des laquais apparaissent, puis Apollon Apollonovitch : manteau noir, haut-de forme noir, visage gris vert, évoquant un presse-papier, avec deux petits favoris blancs, et des oreilles décollées. Il serre sous son bras une serviette noire. Il se précipite vers le coupé, comme pour fuir les badauds, et s'installe sur la banquette moelleuse et noire. Il est de profil, raide comme un bâton.

Le coupé se met en route : le perron de la demeure disparaît sur la droite ; tout devient trouble. Claquements des sabots, cris du cocher, brouhaha. La silhouette d'Apollon se découpe avec précision sur la vitre, immobile, ne dessinant que des lignes droites, sa serviette sur les genoux. On ne voit rien par la vitre, si ce n'est des bouffées de brumes. Petite musique triste de la pluie, d'où s'élève une douce et sinistre musique, puis une voix nette, sèche et métallique .

"Altesses, Excellences, et vous tous, qu'est-ce que notre Empire Russe? Notre Empire Russe est une entité géographique, ce qui signifie une partie de notre planète. L'Empire Russe se compose d'abord de la Grande et de la Petite Russie, de la Russie Blanche, et de la Russie ruthénienne. Ensuite, des royaumes de

Georgie, de Pologne, de Kazan, et d'Astrakhan ; et coetera....

Notre Empire Russe comprend un grand nombre de villes : des capitales, des chefs-lieux de gouvernement, de district, des bourgades... et coetera... et ensuite, la première ville où siégeait la couronne, et la mère de toutes les villes russes ; la ville où siégeait la couronne, c'est Moscou ; la mère de toutes les villes russes, c'est Kiev .

Pétersbourg, ou Saint-Pétersbourg, ou Piter, ce qui est la même chose) appartient par nature à l'Empire Russe. Et la reine des villes, Constantinograd, ou, comme on dit aussi, Constantinople, nous appartient de droit, par héritage.

Les autres villes russes sont des amas de maisons de bois ; Pétersbourg se distingue totalement d'elles : Il y a à Pétersbourg une infinité de perspectives, d'avenues, qui fuient et se croisent. Pétersbourg, c'est une infinité de perspectives portées à la puissance " n" .

(A ces mots, se dessine à la vitre du coupé une surface grise, lignée en damier par des lignes noires .)

Au-delà de Pétersbourg, il n'y a rien ."

(Un doigt s'enfonce dans le damier, et fait un trou béant ; la voix se tait ; de nouveau, on entend la musique sinistre ; à la vitre passent des nuages de brumes, qui s'éclaircissent. La musique cesse ; rumeur de la grande ville ; à la vitre, des passants ; leur défilement se fait plus lent ; visiblement, le coupé s'arrête. Klaxon d'une automobile. Cris de vendeurs de journaux .)

" Nouvelles boursières "... "Le temps nouveau " ... Pétition du zemstvo de Tver..."Le temps nouveau"! ...discours de Roditchev!... Grève aux chemins de fer de Syzrano-Viazemsky !... Projet de réorganisation de la police!... Discours du Sénateur Abléoukhov ! " La bourse " : Il ne faut pas plaindre les patrons !... Attentat contre le gouverneur !..."La Gazette de la bourse" !...

Apollon baisse la vitre; le brouhaha se fait plus fort, Apollon penche la tête, puis dans une colère sèche :

APOLLON (au cocher)

Eh bien quoi, on avance ?

Voix du COCHER

On ne peut pas, votre Excellence,... un enterrement.

Apollon, contrarié, relève la vitre ; il soulève son haut-de forme .. Echos d'un chant lointain : "Repos Eternel..."

A la vitre se colle le visage gris bleuâtre d'Alexandre Ivanovitch Doudkine, animé d'une haine farouche. Doudkine et le Sénateur se défient du regard. Le sénateur laisse tomber sa serviette, des deux mains semble vouloir écarter Doudkine, pendant que son corps se colle contre la paroi du coupé, et qu'il tourne vers les spectateurs sa tête chauve, aux yeux écarquillés d'effroi. Doudkine, lui aussi, lève les bras ; il tient dans une main un petit paquet, et cette main dessine avec violence une ligne brisée saugrenue. Tout disparaît ; le coupé se remet en route, le brouillard voile la vitre. Apollon se calme peu à peu .

On entend la même musique sinistre ; la fenêtre s'éclaire ; de gauche à droite, glisse l'entrée

de l'institution. Apollon saute du coupé. Le carré du coupé passe à gauche : on découvre l'entrée grise et noire du bâtiment administratif de style empire. Apollon se profile sur ce fond, appuyant une main contre son cœur, devant le portier de l'institution qui l'a aidé à descendre du coupé .

En même temps, devant le rideau noir, passent deux silhouettes, l'une grande et massive, l'autre maigre, petite et un peu voûtée : Ce sont Lippantchenko et Morkovine ; les deux portent un manteau gris ; ils fixent un coin de la scène .

Apollon s'est engouffré dans l'entrée de l'immeuble .

Lippantchenko et Morkovine quittent l'espace délimité par le rideau noir et avancent sur la scène, silhouettes grises sur le fond gris noir de l'entrée.

MORKOVINE

Hum,... c'est là...

LIPPANTCHENKO

C'est ce que je pensais.

MORKOVINE

Quelles mesures avez-vous prises ?

LIPPANTCHENKO

J'ai posté un gars au restaurant.

MORKOVINE

Hum, ... Il me faut ... hum... tchoum... vous souhaiter bonne chance.

LIPPANTCHENKO

Ne vous en faites pas, l'affaire est réglée comme un mécanisme d'horlogerie...

MORKOVINE

Hum...

LIPPANTCHENKO

Quoi?

MORKOVINE

Maudit rhume : je n'entends rien .

LIPPANTCHENKO (lui criant à l'oreille)

Je vous dis que l'entreprise est réglée comme un mécanisme d'horlogerie, dans les moindres détails ; votre service sera tout à fait étonné : tout est prévu ; les rôles sont distribués : Apollon Apollonovitch, Nicolas Apollonovitch, Alexandre Ivanovitch, Sophie Péetrovna ; le metteur en scène, c'est moi ; et le parterre, c'est la Russie .

MORKOVINE (méfiant)

Ecoutez-moi... atchoum... Il me faudrait vraiment un mouchoir. Maudit rhume ! Voulez-vous qu'on augmente votre salaire, peut-être ?

LIPPANTCHENKO

Je suis un artiste!

MORKOVINE (marmonnant)

A votre manière... Atchoum...

LIPPANTCHENKO

Quoi ?

MORKOVINE

Je vais me soigner avec une chandelle de suif.

LIPPANTCHENKO

Et je vais vous dire : tout est divisé en actes : Acte 1, Le paquet, ficelé, transmis, il sera emporté ... Acte 2, Le domino, on en a déjà tiré profit.

MORKOVINE

Hum... Hum..., une chandelle, c'est le meilleur remède contre le rhume ; le soir, on se graisse les narines : le matin, tout est fini, comme par enchantement.

LIPPANTCHENKO

Ne m'interrompez pas : Acte 3, Le final, c'est du grand art, il a pour titre : "Peau de balle, et balai de crin ". Ça va étonner tout le monde ! Ha, ha, ha !

MORKOVINE (méfiant)

Dites-donc, avec tout votre art, vous êtes sûr de ne pas taper à côté ? Vous savez que le service de la sécurité vous attend.

LIPPANTCHENKO

N'allez surtout pas tout embrouiller ; les journaux parlent déjà du "domino"... ça ne m'arrange pas ... Ne vous en mêlez pas .

MORKOVINE

Mais, Nicolas Apollonovitch a vraiment donné sa parole au parti ?

LIPPANTCHENKO

Il sera au restaurant, pour le paquet, et pour les instructions. Bon, il faut que je file.

MORKOVINE

Vous allez le suivre ?

LIPPANTCHENKO

Bien sûr... Soignez-vous bien avec votre chandelle de suif.

Lippantchenko disparaît, Morkovine pénètre dans l'immeuble de l'administration.

Rares passants.

*Le rideau noir tombe ; on entend de nouveau la musique, leitmotiv qui symbolise Pétersbourg. Le rideau se relève sur la froideur d'un grand bureau .
L'institution , où travaille Apollon Apollonovitch. Murs blancs et glacés.
Le sénateur est assis à son grand bureau, il est penché au-dessus de documents. Devant lui, plein d'obséquiosité, Verhefden.
Le téléphone retentit .*

APOLLON (répondant d'une voix glaciale, d'outre-tombe)

Quoi?... L'affaire des fondrières d'Oukhtom?... Je n'entends pas... L'affaire 5065...
(à Verhefden) : l'affaire 5065, le dossier. (au téléphone) Oui... Oui... Oui...

VERHEFDEN

Le document est là, c'est signé.

APOLLON (au téléphone)

C'est là, on vous l'envoie.

(il repenche son crâne chauve sur ses papiers.)

VERHEFDEN

Dois-je faire entrer le suivant ?

APOLLON

Combien sont-ils ?

VERHEFDEN

Une dizaine.

APOLLON

Qu'ils attendent.

Il viendra un fonctionnaire de la police, il faudra le recevoir.

(Verhefden sort . Le téléphone sonne .)

Quoi? Je n'entends pas !... Encore ! (indigné) Vraiment, mon Cher ! Comment, mon Cher ! Non, Votre Excellence, je suis un homme de l'école de Plehve. Et ce bavardage ne m'impressionne pas... Dites le leur... Dites le leur bien... Oui... Non...

(il repose le téléphone, et feuillette des documents)

Hum, requête, requête, requête.... Ah, voilà.(il jette un oeil sur un papier, le repose, se lève et va et vient dans le bureau .) Non, il se sont développés, ils ont appris... Ce regard... je le connais. Oui, oui, tu le connais, mon cher Apollon Apollonovitch (l'effroi se lit sur son visage) Oui, je l'ai vu, je l'ai vu... Ce n'est pas possible... c'est bien singulier.

(sonnerie du téléphone) Bon... Bien... Je signerai .

(entre Verhefden)

VERHEFDEN

Le Comte Leiden est là, votre Excellence.

APOLLON

Qu'il entre .

(sur son visage glisse une sorte de douceur. Apparaît un vieil homme, en redingote noire. Il émane de toute sa personne quelque chose de démodé.)

LE COMTE LEIDEN

Chassez-moi, chassez-moi, Apollon Apollonovitch.

APOLLON *(s'épanouissant dans un bon sourire sénile)*

Mais je vous en prie, mon cher, je suis très heureux, asseyez-vous .

Qu'est-ce que vous me racontez?

(téléphone : Apollon décroche) Ah, le 9 ème service. Vraiment ? Encore ! Etablissez un devis... Mais oui. (il repose le récepteur à côté de l'appareil.)

Les affaires !

LE COMTE LEIDEN

Je vous dérange .

APOLLON *(regardant sa montre)*

Mais non, Heinrich Ludwigovitch, j'en ai fini. Il y a bien quelques solliciteurs, ils attendront. Et j'ai décroché le téléphone pour qu'on ne nous dérange pas .

Alors, qu'est-ce que vous racontez ?

LE COMTE LEIDEN *(avec un sourire ironique)*

Et vous-même ? révolte ? Fin de la Russie ?

APOLLON *(très maître de lui)*

Mais non,... juste couci-couça... des rapports de régions, c'est tout.

LE COMTE LEIDEN

Et ce tout-là n'est pas bien bon. On a fini de danser .

(long silence. Apollon le regarde non sans espièglerie, puis son visage prend une expression de désarroi, marqué par la vieillesse ; il se voûte, et paraît perdu.)

APOLLON

J'ai vieilli.

LE COMTE LEIDEN

Dites-moi, parlez-moi sincèrement, ôtez votre vernis, c'est bon pour le théâtre, ça va mal ?

APOLLON

Oui et non. Rien de particulier. *(il agite soudain désespérément les bras.)*

LE COMTE LEIDEN

Vous êtes pressenti pour un ministère...

APOLLON (avec effort)

Il est temps que je parte à la retraite .

LE COMTE LEIDEN

Vous ne voulez plus gouverner .
(ils se regardent longuement)

Eh bien

APOLLON

Voilà.

LE COMTE LEIDEN

Savez-vous quoi ? Ce n'est pas dans mes habitudes de vous donner des conseils, pourtant... à votre place, je partirais... en tant que fonctionnaire très apprécié en haut-lieu .

APOLLON (ironie amère)

Sauf par Konchine.

LE COMTE LEIDEN

Qui?

APOLLON (même ironie)

Vous avez sa signature sur les billets de banque .

LE COMTE LEIDEN

Ne feignez pas tant d'indifférence, mon vieil ami...

APOLLON (avec violence)

Mais si je pars en retraite...(désorienté) je suis mort .

LE COMTE LEIDEN

Vous êtes mort ?

APOLLON (se moquant sénilement de lui-même)

Il me restera l'autobiographie : l'année de ma naissance, l'année de ma mort ...
et le silence de la tombe .

LE COMTE LEIDEN

Ce n'est pas vous qui êtes mort, mais le régime. Vous êtes un homme d'absolu, saluez la mort du régime par un "après nous, le déluge " .

APOLLON (il se lève et fait les cent pas)

J'ai examiné, analysé, et pris ma décision depuis longtemps déjà...